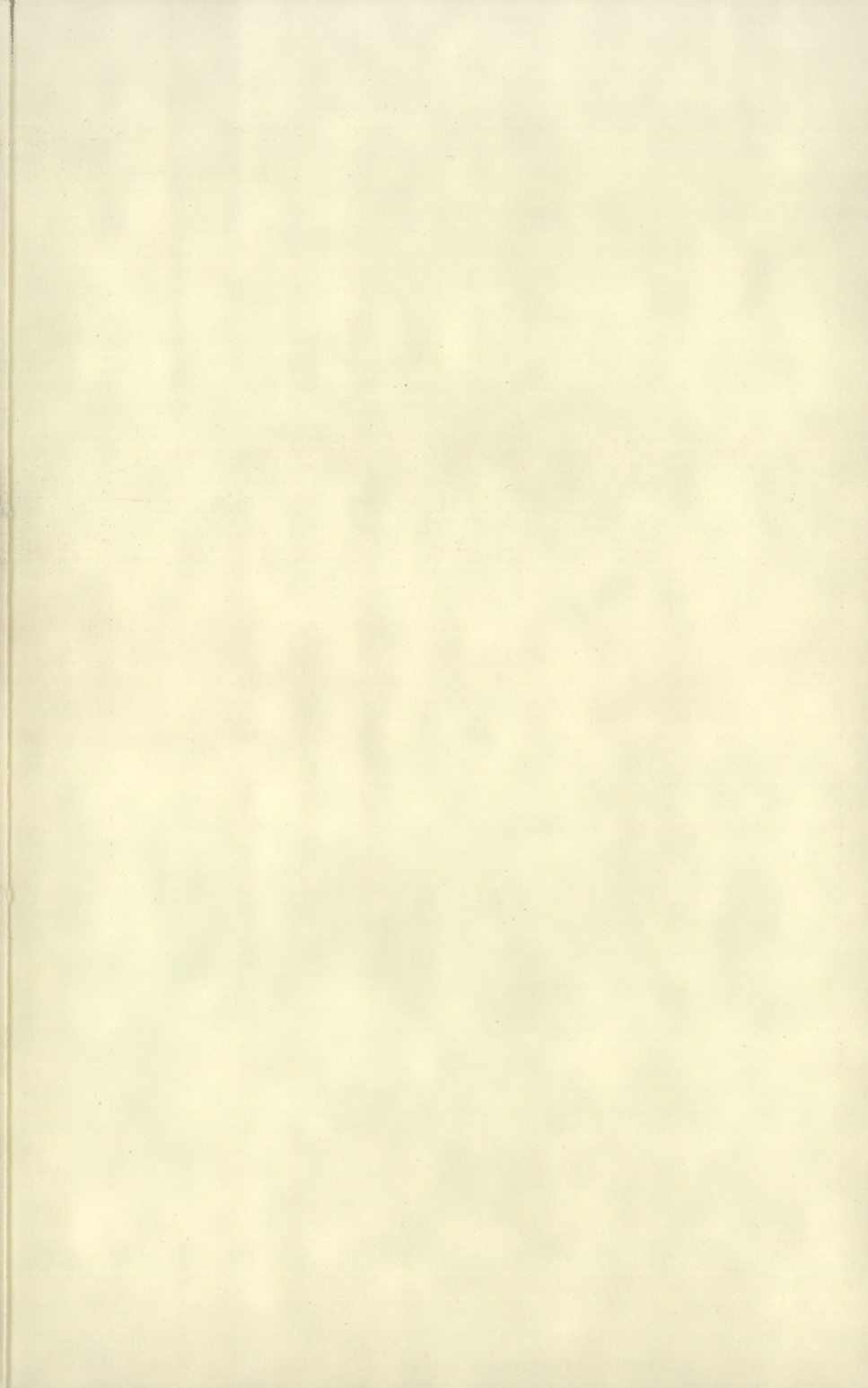


JEAN CASSOU

De l'Étoile
au Jardin
des Plantes

nrf

GALLIMARD



DE L'ÉTOILE
AU JARDIN DES PLANTES

JEAN CASSOU

De l'Étoile
au Jardin
des Plantes

nrf

GALLIMARD

*La première édition de cet ouvrage
a paru en 1935.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays y compris l'U.R.S.S.*

© Editions Gallimard, 1935, renouvelé en 1962.

De l'Étoile au Jardin des Plantes

C'est lorsque je me suis vu seul, dans cette cellule, que j'ai connu le moment de plénitude le plus intense de ma vie. Tout ce que j'avais à faire ! Mille projets délirants se bouscuaient en moi et je ne savais comment les ordonner. Trois ans n'allaient pas me suffire pour exécuter tant de travaux, me créer tant d'habitudes ! Enfin je me dominaï et, écartant la tentation d'exercices moins austères, rejetant pour les jours à venir le charme affectueux des rêveries, je me livrai à quelques observations préliminaires.

Je m'imposai de mesurer ma cellule en longueur et en largeur, en prenant comme unité la longueur moyenne des briques dont elle était pavée. Le crayon que l'on m'avait laissé était mal taillé : j'en affinaï la pointe avec mes dents, savourant le goût rêche et profond du bois, cependant que la mine chatouillait ma langue et — sans doute — salissait mes dents. Je frottai mes dents avec mon pouce : en effet, mon pouce reparut couvert de traces noires. Mais il ne s'agissait pas de perdre son temps.

Il avait été entendu qu'on ne me donnerait pas plus de deux feuilles de papier par jour, format papier ministre. Je fis mon écriture aussi petite que possible, et au bout d'une heure de calculs et d'observations je connus toutes les dimensions possibles du monde dans lequel j'allais vivre pendant trois ans. Le soleil s'était couché, l'ombre tombait. Je ne pouvais plus rien écrire. Je dus remettre au lendemain les occupations sérieuses et, m'étendant sur mon lit, je réglai mentalement mon emploi du temps quoti-

dien et dressai dans ses grandes lignes le programme de mon activité future.

Cette journée unique, singulière, vraiment pure, m'est toujours demeurée dans le souvenir. Lorsque j'étais enfant je croyais que l'on pouvait commander à sa mémoire et je m'amusais avec moi-même à de petits jeux, comme de se dire : « Dans un mois, exactement à la même heure, il faudra que tu te rappelles ce moment absolument insignifiant qui est en train de passer et pendant lequel tu as regardé telle broderie de ce rideau. » Or un mois après j'avais complètement oublié mon serment. Notre mémoire est la créature la plus fantasque et c'est elle seule qui choisit de son propre chef les minutes de notre vie qu'elle veut, par quelque singulier caprice, colorer, animer pour l'éternité. Certains jours de ma captivité, d'ailleurs pareils à tous les autres, sont demeurés en moi : un matin par exemple où je faisais comme tous les matins quelques mouvements de gymnastique, les yeux tournés vers la lucarne, et où brusquement j'ai senti au cœur ce petit choc avertisseur de la mémoire qui prend note du moment et le fixe à tout jamais.

Au reste pour ce qui est de ce premier jour que j'étais en train de vivre, le phénomène est tout différent, et il pouvait paraître assez juste que je m'en souvinsse. C'était un jour entièrement neuf et qui venait à moi avec des lumières et des odeurs que je ne devais plus jamais retrouver. Et lorsque je veux me représenter ce qu'est le bonheur parfait, je me revois au soir de ce premier jour, couché sur mon lit comme un étudiant qui fume un cigare, et me laissant engoutir peu à peu sous les feuillages de l'obscurité. Je rêvais paisiblement, je savais que j'étais seul. Ou plutôt je ne me posais pas la question de savoir si j'étais seul ou non. C'est plus tard, à peu près au bout du septième mois, lorsque vint le premier hiver, que j'ai commencé, pendant ces détentes et ces récréations, à me sentir entouré. Durant mes travaux, mes calculs, mes recherches, mon esprit demeurait absorbé. Mais, lorsque, à la tombée du crépuscule, je m'étendais sur mon lit et m'abandonnais, je ne pouvais m'empêcher de penser que

c'était là l'heure où les enfants divaguent au pied des escaliers. J'entendais leurs voix sourdes, je voyais leurs visages étonnés se lever vers moi. Je recevais aussi la visite de l'Américain dont j'avais un jour dessiné le portrait, avec son haut front osseux, sa bouche rasée, sa barbiche en pointe, et brusquement je me relevais pour bien m'assurer que rien n'avait bougé et que mes dessins étaient toujours sur la table.

C'est pendant ces trois années que j'ai appris à dessiner. Encore ne sais-je dessiner que des visages. Pour dessiner des corps humains, ou des objets, ou des paysages, il m'eût fallu des modèles. Mais je n'ai jamais eu besoin de modèles pour dessiner des visages ; d'ailleurs ceux que je dessinais ne ressemblaient à personne de ma connaissance. J'ai dessiné ainsi toute une humanité d'êtres possibles dont j'imaginai le nom, les mœurs, les goûts et la carrière. Toujours des visages d'hommes. Rarement de femmes : pour les femmes je me sentais gauche, il me fallait m'appliquer, j'avais constamment peur du petit accroc mal retenu qui détruit tout l'ensemble. Au contraire j'obéissais, pour former des figures d'hommes, aux ordres d'un génie obscur et aventureux. Je ne savais d'où je partais ni où j'allais, mais quelques lignes audacieuses faisaient brusquement surgir devant moi un regard et une conscience. Ces personnages riaient peu, sauf quelques monstrueux bouffons. En général ils étaient graves, presque tristes et portaient avec une sorte de majesté les étranges déformations dont ma main m'avait entraîné à les accabler. Le plus souvent c'étaient des personnages officiels, des ministres, des savants. Parfois il en naissait à qui je ne parvenais point à attribuer de profession. D'autres fois encore les visages n'apparaissaient plus que de la façon la plus confuse sous un dédale de lignes éperdues et plus mystérieuses que le réseau des constellations.

J'avais découvert, traînant sous ma paillasse, un morceau de journal, que, pendant plusieurs jours, je soumis à une analyse attentive. D'un côté je pouvais lire les cours de la Bourse et un bout d'annonce. Mais au recto, de grandes lettres bruyantes excitaient mon imagination. Voici ce papier :

SI
NTE
LIVIE

*x pays en conflit
me très pressant
s inviter
s hostilités*

Par téléphone.
M. Briand, en s'en
guay
clare

VEUVE D'AB
M^{me} WEILLER ABAT SO
MARI A COUPS DE

La meurtrière prétend que le
trépané de guerre, en proie
voulait la tu

Un drame, dont les mo
circonstances ne laissent

A force de patientes hypothèses je reconstituai la manchette et le début de ces deux articles. Et j'arrivai au résultat suivant :

M. BRIAND EST SAISI
D'UNE PLAINTÉ
DE LA BOLIVIE

*Il envoie aux deux pays en conflit
un télégramme très pressant
pour les inviter
à cesser toutes hostilités*

Lugano, 16 décembre. *Par téléphone.*
La Bolivie signale à M. Briand, en s'en
plaignant, une attaque du Paraguay
contre son territoire et se déclare réso-

VEUVE D'ABORD, PUIS DIVORCÉE
M^{me} WEILLER ABAT SON TROISIÈME
MARI A COUPS DE REVOLVER

La meurtrière prétend que le défunt, ancien aviateur,
trépané de guerre, en proie à un accès de fureur,
voulait la tuer.

Un drame, dont les motifs et les
circonstances ne laissent pas d'intri-

Comme Cuvier reconstituant avec un fragment osseux la structure des espèces animales disparues, je tirai de ce témoignage les plus singulières conclusions sur l'état du monde que je venais de quitter et qui continuait de vivre et de s'agiter en dehors de ma cellule. J'aurais pu imaginer le reste du journal, les journaux suivants, écrire tous les jours pour mon usage un journal qui m'aurait apporté des informations de tous les coins de cet univers. L'audace me manqua. Je préférâi dessiner un portrait possible du général en chef des armées boliviennes et celui de l'aviateur assassiné.

De même que le jour de mon entrée en prison, le jour de ma sortie garde dans mon souvenir sa nuance particulière. On m'avait assuré que tout serait réglé dans la matinée, mais je dus attendre jusqu'après le déjeuner. Enfin vers trois heures l'ordre de libération arriva. J'étais écrasé d'impatience. C'était un jour gris de novembre. Les bruits étaient étouffés par l'humidité, et cependant j'en fus assourdi. Je trouvai aussi à la lumière je ne sais quoi de trop vaste, de trop total.

Mon premier soin fut de me mettre en quête de mon père. Il avait quitté Paris. Je ne l'ai revu que quelques années plus tard, lorsqu'il s'est installé dans cet hôtel des environs de l'Étoile où il est resté jusqu'à sa mort. C'est alors qu'a commencé la période la plus singulière de mon existence. J'habitais moi-même dans une chambre meublée, du côté du Jardin des Plantes. J'avais tout Paris à traverser lorsque, au milieu de la nuit, je quittais mon père pour rentrer chez moi.

— Va-t'en, me disait-il. La voici qui rentre.

On entendait le soupir de l'ascenseur et des pas légers, rapides, presque méchants.

Mon père occupait dans cet hôtel un véritable appartement, avec une porte donnant sur l'escalier de service, et, en sortant, je tombais sur toute la domesticité. Ces gens me regardaient m'enfuir d'un air narquois. Je serrais dans la poche de mon paletot le billet de cinquante ou de cent francs que mon père m'avait furtivement glissé au moment des adieux.

Mon père ne me parlait jamais ni de lui, ni de moi ; uniquement de certaines choses qui n'existaient que dans son esprit et dont il s'imaginait naïvement que l'enseignement me serait utile quelque jour. Il ne voulait pas savoir que je pouvais posséder une expérience — et quelle expérience ! — ni que rien désormais n'était capable de me rendre le moindre service. Je l'écoutais comme on écoute un voyageur vous prévenir contre les périls d'un pays où l'on sait qu'on n'ira jamais. Je plaignais les meubles qui l'entouraient, les objets qui lui appartenaient, de croire que l'univers était pareil à ces chambres d'hôtel qu'il emplissait de son

radotage. L'ignorance où il était de mon obscurité, de ma souffrance me faisait peine et envie. Je ne comprenais pas qu'il s'était oublié lui-même sur un de ces chemins où je devais m'oublier plus tard, et qu'il nous faut tous en venir là.

En hiver, lorsque je sortais de chez lui, le retour à pied me paraissait plus long que jamais. Le vent, autour de moi, me faisait ressembler à un général qui visite le terrain, la veille d'une bataille. Mais en été, je m'attardais à tous les parfums que je retrouvais, mes pas meurtris trébuchaient à chacune des étoiles vers la bénédiction desquelles je montais. Mon père m'avait fait boire. A travers mon ivresse, j'oubliais les années que j'avais pu vivre, je n'aspirais plus qu'à celles que je comptais parcourir jusqu'à sa calme cime, jusqu'à ce sommeil satisfait dont il me donnait l'exemple. Arrivé chez moi, en traversant la cour de ma maison, une vieille maison de campagne, telle qu'on en trouve encore dans ce quartier provincial, je m'arrêtais à respirer une dernière fois l'air de la nuit avant de monter me coucher et je buvais fiévreusement l'eau de la fontaine, comme un alcool supplémentaire.

Ma chambre était à peine un peu plus grande que ma cellule d'autrefois. La fenêtre donnait sur la cour. J'avais un immense placard pour serrer mes affaires : elles s'y sentaient perdues, elles se pressaient les unes contre les autres et semblaient reculer devant tant de vide et tant d'ombre. Le canapé était défoncé. Devant la fenêtre, il y avait une table étroite. Je m'éclairais au pétrole.

J'eus un peu honte de cet ameublement, la première fois que je rentrais chez moi avec une femme.

Ce soir-là je n'avais pas été chez mon père.

— Ne viens pas demain, m'avait-il dit. Elle sera là de bonne heure.

J'avais dîné assez tard, dans un petit restaurant d'une rue voisine de l'avenue Victor-Hugo, une de ces rares rues vivantes des quartiers riches, la seule où il y eût des boutiques, des crémeries, des bistrots. Tout le reste est occupé par les lourdes et maussades maisons de rapport. Mais là, dans cette rue étroite, on rencontre

des gens qui travaillent et que l'on voit vivre et manger. J'y connaissais un modeste restaurant où ne fréquentaient que des jeunes gens et des vieillards.

Lorsque j'entrai, il était neuf heures, la salle se vidait. Non loin de moi, une femme seule achevait son dîner. Je la regardai d'un air conquérant. Elle prolongea sa fin de repas, pelant des fruits, allumant des cigarettes et me regardant à la dérobée. Moi, je me pressai, mangeai peu, et nous sortîmes ensemble. Elle portait un manteau défraîchi et son visage était dur, lointain. Elle pouvait avoir vingt-cinq ans. Je lui proposai de l'emmener dans un café. Elle refusa.

— Alors où voulez-vous aller ? lui demandai-je.

— Est-ce que je sais ? fit-elle avec un haussement d'épaule. Elle parlait sans me regarder et d'une façon un peu vulgaire. Elle s'arrêta sous un bec de gaz et fouilla dans son sac.

— Lisez ça, dit-elle en me tendant un papier. Vous verrez où j'ai l'intention d'aller.

Je lus :

Je me suis donné la mort volontairement, et pour des raisons personnelles. Qu'on n'accuse personne.

MICHELLE LOBJOIS.

12, rue de la Glacière.

Je pensai que c'était là un truc, dont elle se servait tous les soirs pour attendrir les gens. Je lui demandai :

— Et quel genre de mort allez-vous choisir ?

— J'allais me noyer.

Elle ne disait pas : « Je vais me noyer », mais : « J'allais me noyer. » Je compris ce qu'il me restait à faire.

— Je ne suis pas riche, lui dis-je, mais je puis vous offrir l'hospitalité pour cette nuit. Demain vous aurez changé d'idée. Venez.

Je lui pris le bras et elle marcha docilement à côté de moi, toujours sans me regarder. C'est ainsi que je la fis entrer dans la cour de la maison que j'habite, et c'est ainsi que cette cour et

cette maison m'apparurent comme pour la première fois. J'étais si troublé que je ne les reconnaissais plus. Nous allions à tâtons. Je faisais craquer des allumettes qui s'éteignaient aussitôt. Je trébuchai plusieurs fois dans l'escalier. Enfin j'ouvris la porte de ma chambre et j'allumai la lampe à pétrole. Puis je m'efforçai de me montrer joyeux et entreprenant.

— Eh bien, Michelle, dis-je, avez-vous toujours envie d'aller vous jeter dans la Seine ?

Elle s'était assise sur le lit et regardait autour d'elle. Puis elle me regarda. Enfin elle commença à se déshabiller.

Dans le lit, je l'enlaçai avidement. Il y avait longtemps que je n'avais pas couché avec une femme. Elle se laissa faire d'un air morne, puis après que je l'eus prise, elle me repoussa.

— Je suis fatiguée, dit-elle.

Elle me tourna le dos et je demeurai silencieux et immobile. Dormait-elle ? Je crois que je m'endormis aussi. Au milieu de la nuit je la sentis qui se retournait tout à coup et se pressait contre moi, me prenait dans ses bras en murmurant des tendresses indistinctes. Sa bouche se collait à la mienne. Je ne comprenais pas ses paroles, mais je lui répondais :

— Michelle... Michelle...

Au petit jour elle avait repris sa physionomie désagréable. Elle s'habillait avec des gestes las et n'ouvrait la bouche que pour me demander où étaient les objets de toilette, ma brosse à cheveux, une épingle...

Comme elle s'approchait du lit pour m'embrasser je lui dis :

— Tiens, passe-moi mon veston, qui est là-bas sur le canapé.

Elle me le tendit. Je cherchai dans les poches et y trouvai une vingtaine de francs que je lui offris.

— Je n'ai que ça, lui dis-je.

Elle les refusa et sortit.

D'autres fois il m'arriva de rencontrer des femmes avenue des Champs-Élysées. C'était l'été. La chaleur entretenait l'ivresse que j'avais cueillie chez mon père, dans son hôtel moite et illuminé. Alors je descendais l'avenue comme un météore et, parvenu sous le mystère des arbres, je ralentissais le pas. Sur les chaises de fer,

de loin en loin, des gens étaient assis. Je m'asseyais à côté d'eux. J'engageais la conversation avec une femme. Le plus souvent je tombais sur des grues qui me demandaient des prix trop élevés pour moi. Parfois sur des créatures inattendues et qui acceptaient de me suivre jusque dans mon lointain quartier. Je ne parvenais guère à en savoir plus long sur leur compte que sur Michelle Lobjois. Toutes semblaient, comme Michelle Lobjois, préoccupées par je ne sais quel secret hargneux que je leur paraissais indigne de connaître. Une seule m'accorda quelque attention, mais je ne couchai pas avec elle. C'était un de ces soirs très chauds d'une fin de juillet, et ce soir-là j'étais sorti de chez mon père particulièrement exalté. Il pouvait être minuit et demi. Je m'étais assis sur un fauteuil de fer, les yeux tournés vers l'allée et les derniers passants. Il y avait une chaise vide à côté de moi. Une femme vint s'y asseoir. Elle était assez élégante, et comme elle croisait les jambes je vis qu'elle portait des bas de soie très fins. Je lui offris mon fauteuil. Elle l'accepta et je pris la chaise. Je la regardai. Elle avait d'immenses yeux noirs, une bouche fardée. Ses mains étaient gantées. Je ne saurais la décrire, mais c'était la plus belle femme que j'eusse jamais vue. Et lorsque j'eus fait cette constatation je me sentis pénétré d'une angoisse déchirante et ne pus retenir un geste de douleur.

— Vous souffrez ? me demanda-t-elle.

Je ne répondis pas. Elle reprit :

— Vous souffrez ?

Et elle me regarda avec insistance. Je baissai la tête. Si j'avais pu pleurer, j'aurais été soulagé, mais je ne pouvais pas. A travers les feuillages, on apercevait les feux d'un restaurant, Langer, je crois. Et tout autour de nous, il y avait un bruissement très doux, mais qui, par l'effet de sa continuité incessante, me semblait s'enfler de seconde en seconde et emplir la nuit.

— Vous vous promenez souvent ici ? demanda la femme.

— Tous les soirs, murmurai-je enfin.

— Alors nous avons des chances de nous y rencontrer.

— Non, criai-je alors (du moins je crois que je criai, mais c'est que tout simplement je venais de retrouver mon souffle et

ma voix), non, nous ne nous y rencontrerons jamais ! Je le sais bien, allez, je ne le sais que trop ! C'est ce soir la seule et unique fois que je vous aurai vue !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

Nous demeurâmes silencieux. Sa robe était relevée jusqu'au genou, un genou lumineux, sur lequel sa mince main gantée se posa.

— Faisons quelques pas, dit-elle, voulez-vous ?

Je me levai et nous nous dirigeâmes vers la place de la Concorde. Je lui demandai son nom. Elle s'appelait Frédérique.

— Je vous en supplie, lui dis-je, venez avec moi, ne me laissez pas seul ce soir. J'habite un peu loin, mais nous causerons en route. Qui êtes-vous ?

Nous nous arrêtâmes devant un des bassins de la place de la Concorde. Elle se pencha sur l'eau et sourit à l'une de ces adorables femmes qui se font arroser les seins par un poisson qui glisse entre leurs bras. L'espace scintillait autour de nous : toute la forêt des becs de gaz était agenouillée dans une vaste prière. Je soupirai.

— Vous vous souvenez de cette place ? me demanda Frédérique.

— Je ne veux pas m'en souvenir, répondis-je avec effroi. Non, je ne veux pas ! Il y a eu trop de choses pour moi, ici, trop de choses... Ici, là et partout... Si je commence à m'en souvenir, ce sera atroce. Ne comprenez-vous pas que je n'ai plus de passé ?

Elle m'examina avec une sorte de recul, et au bout d'un long silence :

— Ecoutez, me dit-elle, je n'irai pas plus loin. Je ne veux pas aller chez vous. Mais si cela vous plaît, nous resterons ici. J'aperçois une tente près du pont : nous pourrions nous y abriter. Qu'est-ce qu'ils font, ces gens, là-bas ? A quoi travaillent-ils ? Le savez-vous ?

— Je ne sais pas, dis-je. Ils réparent le pavage ou la voie du tramway. Je n'entends rien à ces sortes d'affaires.

Nous nous approchâmes de ce campement d'ouvriers. Ils étaient

accroupis autour d'un brasero. A notre arrivée ils levèrent leurs faces broussailleuses, et leurs regards demeurèrent éblouis de la beauté de Frédérique.

— Bonsoir, messieurs, dit-elle. Voulez-vous nous faire une place à côté de vous ?

Nous passâmes la nuit à causer tous ensemble. Vers quatre heures du matin, Frédérique se sentit prise de sommeil.

— Il y a des sacs sous la tente, dit un des ouvriers. Cela peut servir de coussins.

Elle alla s'y étendre et je m'installai à côté d'elle. Je ne voyais plus dans l'obscurité que les aiguilles phosphorescentes d'une petite montre-bracelet qu'elle portait au poignet gauche. On entendait le murmure des ouvriers qui poursuivaient leur conversation à voix plus basse.

— Frédérique, demandai-je, allez-vous dormir ?

— Oui, répondit-elle, et vous ?

— Je ne pourrai pas, non, je ne pourrai certainement pas.

Nous demeurâmes silencieux. Je me tenais appuyé sur un coude et j'avais lentement, timidement l'autre main vers la petite lueur de sa montre. Bientôt, je sentis le contact de sa main toujours gantée, qu'elle m'abandonna. A travers l'ouverture du gant je caressai sa paume sèche, un peu plissée à cause de l'étroitesse du gant. Je ne sais combien de temps passa ainsi. Enfin je m'éveillai.

— Camarade, me disait l'un des ouvriers, il est l'heure de partir !

Je me glissai hors de la tente. Il faisait grand jour et la place de la Concorde avait son aspect accoutumé.

— Où est Frédérique ? demandai-je.

— La petite dame ? Voilà beau temps qu'elle est partie, répondit l'ouvrier.

Je pris un autobus et rentrai chez moi, la tête lourde, la bouche charbonneuse. Il me semblait que le brasero auprès duquel j'avais passé la nuit grésillait en moi. Dans la vitre de l'autobus je distinguais confusément ma face grise et contractée. Un silence pesant m'accueillit dans ma chambre et je m'enfouis dans mes

draps comme dans une montagne de neige... Je dormis jusqu'à midi.

Les longues soirées que je passais auprès de mon père étaient bien pénibles ; et s'il n'y avait eu l'alcool et ce décor somptueux, ce confort, ces larges fauteuils rouges où je me détendais, je ne les aurais pas supportées. Les ténèbres dans lesquelles mon père se complaisait m'inspiraient une pitié sans nom. Son obésité et ses crises d'asthme l'obligeaient à ne sortir qu'en voiture fermée, de sorte qu'il ignorait tout de Paris et ne vivait plus que dans un univers périmé dont il voulait m'imposer l'image. Et comme tout ce qu'il me disait recélait l'intention de m'étonner, de faire parade de sa mémoire, de son aisance, de son autorité, nos entretiens avaient quelque chose d'affreusement comique.

— Tu connais, me disait-il, ce bureau de tabac qui est au coin de la rue du Helder et du Boulevard ?

Je savais qu'il n'y avait pas de bureau de tabac à cet endroit. Peut-être y en avait-il eu un autrefois. Moi, j'avais toujours connu là le bureau d'*Underwood*. Mais mon père savait-il ce qu'étaient les machines à écrire *Underwood* ? Parfois je l'interrompais brutalement pour rectifier les choses. Alors il restait quelques instants silencieux et rêveur, il rentrait en lui-même, soudainement intimidé, doutant de lui et du monde et ne comprenant plus.

Le matin il recevait le coiffeur de l'hôtel et faisait friser au petit fer ses cheveux blancs, suivant un goût compliqué et qui pouvait donner à croire qu'il portait une perruque. Son visage avait résisté à la graisse et était demeuré frais et nettement sculpté ; il avait toujours ses yeux de jeune fille et, sous sa fine moustache d'officier de cavalerie, des lèvres rouges, un peu boudeuses. Je l'aidais à se transporter d'un fauteuil à l'autre, cependant que ses yeux se mouillaient au souvenir de je ne sais quelle comédienne dont il disait :

— Je donnerais ma main à couper que c'est la plus grande actrice d'aujourd'hui.

— Ah ! oui, disais-je, j'en ai vaguement entendu parler dans ma jeunesse. Mais il y a belle lurette qu'elle est morte.



nrf

11,70 F (+ t. l.)
12 F. T. L. l.

Extrait de la publication